



L'Entre emplois saisonniers et *changas*¹. Mobilités des travailleurs agricoles de la ville de Salto (Uruguay)²

Aude Gallas^{1,A}

¹Laboratoire Dynamiques Rurales, Université Toulouse 2 – Le Mirail,
Pavillon de la recherche, 5 allées Antonio Machado, 31058 Toulouse Cedex 9 – France

gallas@univ-tlse2.fr,

^A Doctorante en géographie

Résumé : Pour une partie de la population urbaine, la plus vulnérable – ayant un faible niveau scolaire, un réseau social peu étendu et résidant dans des quartiers périphériques – la ville de Salto n'offre guère d'emplois. Dès lors, les seuls emplois accessibles pour ces populations sont temporaires, saisonniers, parfois en ville mais plus fréquemment à la campagne dans les exploitations agricoles. Pour les travailleurs, l'instabilité professionnelle s'insère dans un mode de vie marqué par l'incertitude du lendemain que Robert Castel nomme le « vivre au jour la journée ». Dans cette communication, nous montrerons en quoi la mobilité est un phénomène plus complexe que l'ajustement entre l'offre et la demande d'emploi entre ville et campagne. Aussi, nous proposons, pour comprendre les modes de déplacements des travailleurs, d'appréhender leur intentionnalité, plus particulièrement la construction d'un projet familial, et leur territorialité.

Mots-Clés Travailleurs agricoles temporaires, mobilités de travail, intentions, territorialité, Uruguay.

¹ Traduction : petits boulots.

² Cette communication est l'objet d'une thèse de doctorat de géographie en cours. Elle porte sur la territorialité des travailleurs agricoles temporaires articulant lieux de travail urbains et ruraux et résidant dans deux villes moyennes : Salto et Las Piedras (Uruguay). Les résultats présentés dans cette communication sont donc provisoires. Dans la ville de Salto, le travail de terrain s'est déroulé en deux étapes. La première, en 2006, a permis de réaliser 37 entretiens semi-directifs et lors de la seconde, en 2007, ont été menés 36 entretiens compréhensifs, sous forme de récits biographiques avec des travailleurs résidants en marge de la ville et alliant au cours de l'année de multiples emplois à la campagne et en ville.



Introduction

En Uruguay, les travailleurs agricoles ont fait l'objet de nombreuses études de sociologie rurale. Les recherches de Diego Piñeiro sur les salariés agricoles³, et plus particulièrement les *esquiladores*⁴, ceux d'Alberto Riella et de Mauricio Tubío sur les cueilleurs d'agrumes⁵ et les employés des plantations forestières⁶ sont les plus remarquables dans ce domaine. A travers des enquêtes statistiques, ils mettent en évidence les caractéristiques socio-démographiques des travailleurs et montrent l'impact de la flexibilisation des modes de production sur les conditions de travail et de vie de la main d'œuvre agricole, et, sur les modes de recrutement de la main d'œuvre. Ainsi, si la présente communication s'inscrit dans cette dynamique de recherche, elle aborde la question des travailleurs temporaires sous un angle plus géographique, celui de la mobilité spatiale. En effet, le caractère temporaire de l'emploi implique la recherche permanente, le passage d'un emploi à l'autre, donc, l'articulation de multiples lieux que les travailleurs doivent accommoder à leur mode de vie. Dans cette communication, il s'agit d'appréhender la mobilité spatiale des travailleurs temporaires agricoles résidant dans des quartiers périphériques de la ville de Salto. Nous expliciterons en quoi la mobilité est un phénomène plus complexe que la perspective néoclassique d'ajustement entre l'offre et la demande d'emploi. Puis nous aborderons l'intentionnalité, plus particulièrement le degré de construction de l'intention et la territorialité des travailleurs qui semblent être deux éléments essentiels à analyser pour comprendre leurs modes de déplacements.

³ PIÑEIRO D., 2002, « *Los trabajadores rurales en Uruguay : principales tendencias* », pp. 157-183, in RUBIO B. (dir.), **Reestructuración productiva, comercialización y reorganización de la fuerza de trabajo agrícola en América latina**, Plaza y Valdes, Mexico.

⁴ PIÑEIRO D., 2003, **Trabajadores de la esquila. Pasado y presente de un oficio rural**, Caligráficos, Montevideo, 158 p. Traduction : "Tondeurs de moutons".

⁵ RIELLA A. et TUBÍO M. (dir.), 2001, **Transformaciones agrarias y empleo rural**, Universidad de la Republica, Montevideo ; et TUBÍO M., 2002, « *El impacto de las transformaciones agrarias sobre los trabajadores rurales : el caso de los cosecheros de citrus del Uruguay* », pp. 185-220, in RUBIO B. (dir.), **Reestructuración productiva, comercialización y reorganización de la fuerza de trabajo agrícola en América latina**, Plaza y Valdes, Mexico.

⁶ TUBÍO M., 2006, « *Los efectos sociales de la forestación en Uruguay: un análisis a través de los censos de población y vivienda* », in **VII Congreso latino-americano de sociología rural**, Grupo de trabajo n° 4 - Nuevas migraciones y empleo rural en América latina, Quito.



1. L'emploi, un vecteur de mobilités ville-campagne

1.1 Travailler dans les exploitations agricoles, choix ou nécessité ?

Salto est un pôle régional du Nord-ouest de l'Uruguay, capitale du département éponyme. Elle compte quelques 99 000 habitants et concentre, de ce fait, près de 80 % de la population départementale (soit 88 % de la population urbaine)⁷. Son économie est basée sur deux secteurs d'activités, l'horti-fruiticulture et les services (plus particulièrement le tourisme thermal) et se caractérise par une faible industrialisation ; seules quelques industries agro-alimentaires y sont installées. L'activité horti-fruticole est implantée de manière circulaire dans un rayon de 15 à 20 kilomètres autour de la ville (le « *cordón horti-fruticola* »⁸). Elle s'est considérablement développée, depuis la décennie 1970, pour approvisionner le marché intérieur et investir les marchés étrangers. D'une part, l'horticulture s'est modernisée grâce aux cultures sous serres qui permettent désormais de produire à contre-saison. D'autre part, les plantations agrumicoles se sont étendues faisant de Salto la zone de production la plus importante du pays. L'essor de ce secteur a non seulement contribué à la diversification productive de la ville et du département, dont l'économie était historiquement centrée sur les produits de l'élevage, mais, il a également généré de nombreux emplois. En effet, contrairement à l'élevage qui nécessite peu d'employés, l'horticulture et l'agrumiculture impliquent une main d'œuvre importante, tant de manière permanente que saisonnière (plantation, cueillette, taille, etc.). Ainsi, la localisation à proximité de la ville a induit une forte mobilité quotidienne et quotidienne-saisonnière de travailleurs entre les deux espaces.

Dans ce contexte économique, pour subvenir aux besoins de la famille (survivre ou améliorer les conditions de vie quotidienne), donc trouver un emploi : « *hay que salir afuera* »⁹, autrement dit, hors de la ville. En effet, même si les salaires offerts par les producteurs sont jugés très bas et les conditions de travail difficiles (« *es un trabajo bravo, sacrificador, duro, etc.* »¹⁰), ces emplois leur semblent être la seule source de revenu possible.

Cependant, la mobilité vers les exploitations horti-fruticoles se révèle plus complexe que le simple déplacement d'une main d'œuvre disponible. Elle pose le problème de l'accès aux emplois urbains existants et, plus généralement, de l'accès à la ville. En conséquence, lorsque les travailleurs justifient la mobilité de la ville vers la campagne proche comme une nécessité pour les gens « comme eux », c'est à leur impossibilité à investir le marché de l'emploi urbain qu'ils font référence. Tout d'abord, leur formation fait défaut, ils ont quitté l'école jeunes et n'ont obtenu aucun diplôme. Mauricio Tubio et Alberto Riella montrent, à ce propos, que plus de la moitié des cueilleurs d'agrumes n'ont pas suivi l'enseignement

⁷ Source : INE, Censo de población de 2004.

⁸ Traduction : le « cordon horti-fruticole ».

⁹ Traduction : « Il faut aller à l'extérieur ». Par cette phrase, récurrente dans les entretiens, les travailleurs insistent sur l'absence d'emploi, en ville.

¹⁰ Traduction : « C'est un travail dur »



secondaire¹¹, niveau requis pour la grande majorité des emplois urbains (vendeurs, fonctionnaires, etc.). C'est ce qu'explique Hugo L. au cours de son entretien :

« **Aude** : ¿Y como conseguiste el trabajo en la naranja, la primera vez? **Hugo L.** : En general, solo hablar con el encargado. Prácticamente, la base del que no tiene un estudio, así, como que para conseguir otro trabajo, pide la naranja, el trabajo zafral. [...] Como vos tienes primaria no más... Por ejemplo, había puesto en la intendencia municipal de Salto, acá te piden tercer curso, ciclo básico completo. Y si no tienes, sabes que te va a rechazar. En la policía también o para bombero, te piden. Y la mayoría de nosotros, casi todos terminamos primaria y fuimos a trabajar. [...] Es como yo te digo, no hay otra fuente de trabajo. »¹²

Ensuite, lorsqu'ils disposent de la formation suffisante, un autre « obstacle » se présente, celui de la faible extension de leur réseau de connaissances. Ce dernier se limite le plus souvent au voisinage et à la famille. Il n'est donc pas rare de rencontrer des travailleurs agricoles formés en maçonnerie ou en électricité, qui, n'ayant pas obtenu d'embauche à la fin de leur apprentissage, se rendent à la campagne pour un emploi qu'ils qualifient eux-mêmes de « temporaire ». Ils gardent l'espoir qu'une rencontre pourra leur permettre d'exercer leur profession. Enfin, la localisation périphérique dans la ville et donc l'accessibilité au centre-ville peuvent expliquer la mobilité vers la campagne. De fait, une grande partie des producteurs et entrepreneurs horticoles et fruiticoles prennent à leur charge les navettes quotidiennes entre la ville et la campagne ; une aubaine pour une population dont la possibilité de déplacement demeure très réduite. Une grande majorité de travailleurs rencontrés ne possède pas de véhicule propre. Elle doit s'en remettre aux transports publics, qui, vers l'espace rural sont le plus souvent inexistantes ou inadaptés, et, vers le centre-ville sont coûteux et représentent un véritable investissement (l'aller-retour coûtant 24 pesos pour un salaire journalier moyen d'environ 150 pesos). Ainsi, face à cette difficulté pour se rendre en ville et y trouver un emploi, la mobilité vers les exploitations horti-fruiticoles s'apparente une stratégie de repli.

Toutefois, malgré ces contraintes fortes, pour quelques-uns, loin d'être une fatalité, la mobilité vers la campagne peut résulter d'un choix. C'est l'exemple de Jessica C.¹³, cela fait trois ans qu'elle travaille l'hiver dans des exploitations horticoles (*chacras*). Auparavant, elle a travaillé dans le centre-ville comme vendeuse dans une boutique de vêtements ou à remplir les gondoles de supermarchés (ce que lui permettent ses diplômes car elle a quasiment terminé le secondaire). Un jour, une voisine l'a informée des besoins de main d'œuvre d'un producteur pour lequel elle travaillait et lui a proposé de venir avec elle. A ce moment, Jessica C. a décliné l'offre, mais quelques semaines plus tard, elle a accepté. Désormais, elle alterne

¹¹ RIELLA A. et TUBÍO M., 1997, **Los asalariados zafrales del citrus del Uruguay**, Documento de trabajo n° 31, Universidad de la Republica/Regional Norte, Salto, 61 p. D'après l'enquête 61,4 % des cueilleurs d'agrumes n'ont pas intégrés le secondaire.

¹² Entretien avec Hugo L., Quartier Burton, Salto, mai 2006. Traduction : « **Aude** : Et, comment as-tu trouvé l'emploi dans l'orange, la première fois ? **Hugo L.** : En général, seulement en parlant au contremaître. Pratiquement, la base de celui qui n'a pas d'étude pour trouver un autre travail, il demande dans l'orange, le travail saisonnier. [...] comme tu as le niveau de l'école primaire, rien de plus... Par exemple, il y avait un poste à la mairie de Salto, là, il te demande la troisième année, le cycle basique complet. Et si tu ne l'as pas, tu sais qu'on te refusera. Dans la police aussi, ou pour pompier, ils te le demandent. Et la plupart d'entre nous, nous avons quasiment tous terminé le primaire et nous sommes partis travailler. [...] C'est comme je te dis, il n'y a pas d'autre source de travail ».

¹³ Entretien avec Jessica C., Quartier Quiroga, Salto, septembre 2007.



le travail dans une *chácara* l'hiver, et, parce qu'elle n'y supporte pas les conditions de travail l'été (la chaleur étouffante), elle reprend le travail au supermarché.

De multiples raisons de cette mobilité vers les exploitations horti-fruicoles ont été explicitées par les travailleurs lors des entretiens. Nous retiendrons ici l'idée qu'elle n'est pas simplement le résultat de l'ajustement entre la localisation de la main d'œuvre et celle de l'emploi mais que l'accessibilité à d'autres emplois ainsi que le choix individuel sont également à prendre en compte.

1.2 S'adapter au caractère temporaire de l'emploi : « *Rotar por necesidad* »¹⁴

Comme expliqué précédemment, l'activité horti-fruicole crée certes des emplois, mais ceux-ci sont majoritairement saisonniers, temporaires. A Salto, la récolte d'agrumes se présente comme une très longue saison puisqu'elle s'étend sur huit mois (de février à octobre) alors que les autres sont, au contraire, très courtes, par exemple, la cueillette de myrtilles dure un mois (octobre), la plantation d'oignons quelques semaines (février). Cela implique, pour le travailleur, une rotation annuelle importante, le passage d'un emploi à l'autre, d'un lieu de travail à l'autre pouvant être localisé en ville ou à la campagne. Dans ce contexte de multi-emplois, l'occupation agricole apparaît, dans certaines trajectoires professionnelles annuelles, comme principale, lorsque le travailleur s'emploie dans la cueillette de l'orange ou cumule les courtes saisons (Profil I) ; alors que dans d'autres, elle n'est que complémentaire d'un ensemble très diversifié d'activités (Profil II), ou encore secondaire voire ponctuelle (Profil III).

A ce propos, Pascale Phélinas soulignait dans un article¹⁵ que tous les emplois pouvaient être considérés sur un même plan, car, ils sont complémentaires et indispensables pour assurer la pérennité de la famille. Néanmoins, dans le cas des travailleurs de Salto, certains de ces emplois peuvent apparaître principaux parce que le travailleur s'y consacre une grande partie de l'année, parce qu'il est récurrent dans sa trajectoire professionnelle inter-annuelle, parce qu'il apporte au foyer une part importante des revenus, ou encore parce que le travailleur s'y identifie. A côté de ces emplois, existent d'autres activités, complémentaires, que les travailleurs assimilent davantage à des *changas* (petits boulots) qu'à de véritables emplois. La *changa* est considérée comme occasionnelle par le travailleur, comblant le vide laissé par l'interruption de l'emploi principal. Ainsi, au cours des entretiens, elles ne sont pas évoquées ou brièvement, « *Entonces, hice changas en la vuelta, no más* »¹⁶. Les « petits boulots » sont le plus souvent un travail « *en cuenta propia* »¹⁷ et sont très rarement des emplois formels. Ils sont effectués le soir au retour du travail, les fins de semaine, pendant l'intersaison ou entre deux emplois. Les *changas* sont très diversifiées et parmi elles certaines sont réalisées dans le quartier ou dans des quartiers proches, pour des voisins (la tonte de pelouses, les travaux de maçonnerie, les livraisons), d'autres en centre-ville (le travail

¹⁴ Traduction : « Tourner/changer par nécessité ».

¹⁵ PHELINAS P., 2004, « *L'emploi complémentaire en milieu rural péruvien : la richesse des pauvres ?* », *Économie rurale*, n° 282, pp. 40-58.

¹⁶ Traduction : « Donc, j'ai fait des petits boulots aux alentours, rien de plus »

¹⁷ Traduction : « travail à son compte ».



domestique) et d'autres encore dans les exploitations agricoles (les petites saisons : planter des oignons, monter des serres, cueillir des myrtilles, etc.).

Pour certains, un choix, pour beaucoup, une nécessité, la mobilité entre Salto et la campagne, est également temporaire et elle contraint, de ce fait, le travailleur à articuler au long de l'année et de leur vie de multiples emplois et lieux de travail.

2 Les intentions comme moyen de différenciation des travailleurs et de leurs mobilités

Cette rotation induit donc une forte mobilité spatiale durant l'année. Néanmoins, les modes de déplacements ne sont pas identiques pour tous les travailleurs. Certains tentent de limiter les déplacements en conservant leur emploi le plus longtemps possible, alors que d'autres, au contraire, les multiplient et peuvent être qualifiés de travailleurs hypermobiles tant les changements d'employeur et donc de lieu de travail sont nombreux. Il nous a semblé pertinent, pour appréhender la diversité des situations, d'analyser les intentions des travailleurs. L'intention est envisagée comme une notion englobante, « comme la clé de voûte de l'action, en étant à la fois un préalable de l'action et un guide de l'acteur dans l'action »¹⁸. Dans la réflexion que nous avons menée avec Rémi Benos sur les intentions de l'action, nous avons montré, à l'aide de l'analyse des travaux d'Elisabeth Pacherie¹⁹ sur la dynamique des intentions, les différentes étapes de la construction des intentions tournées vers le futur. Dans cette construction, le « raisonnement pratique » précédant la prise de décision ainsi que celui qui participe à l'élaboration de l'action sont deux moments clés puisqu'ils déterminent le mode d'action. C'est au cours de ces raisonnements pratiques que jouent toutes logiques internes à l'individu (habitudes, expériences, volonté, possibilités d'agir pour atteindre l'objet, marge de manœuvre). Logiques dont il n'a pas nécessairement conscience et que l'analyse des entretiens fait apparaître. Effectivement, les travailleurs sont insérés dans un environnement social empreint de précarité, de faible opportunité d'emploi dans lequel l'horti-fruiculture occupe une part importante de la population. Malgré ce poids du structurel, coexistent d'autres logiques d'action comme le statut et le goût attachés à l'emploi (et plus particulièrement à l'emploi agricole), l'expérience de la mobilité, les possibilités individuelles de se déplacer, d'accéder à un autre marché du travail (réseaux de connaissances, ressources matérielles). Dès lors, selon l'individu et les logiques qui prédominent dans son raisonnement, conscient ou non, le degré de construction de l'intention ne sera pas le même.

Dans le cas des travailleurs, les intentions portent sur un même objet, la recherche d'un revenu, et la mobilité représente le moyen/action mis en œuvre pour y accéder. Cependant, si l'objet est identique, la construction des intentions diffère, elle, d'un individu à l'autre et induit une grande diversité des formes de mobilité. Aussi, plus les intentions sont élaborées, autrement dit, plus le « plan d'action » pour atteindre l'objet est précis, et moins nous serons en présence d'un individu mobile. Ce dernier tente de maîtriser les aléas de l'emploi temporaire en fonction de ses possibilités et recherche ainsi davantage de constance. En ce sens, la formation d'un projet familial apparaît comme une étape essentielle dans le cycle de

¹⁸ BENOS R. et GALLAS A., 2007, « L'intentionnalité : une notion « clé » ? Eclairage pour l'analyse du rapport acteur/territoire », Journée d'étude **Appréhender l'acteur en géographie**, Université Toulouse-le-Mirail.

¹⁹ PACHERIE E., 2003, « La dynamique des intentions », **Dialogue**, Tome XLII, n° 3, pp. 447-480. Dans cet article, Elisabeth Pacherie développe le processus de construction des intentions et le passage des « intentions dirigées vers le futur » aux intentions présentes qui commandent l'action en fonction de la situation présente.



vie du travailleur. Désormais, il ne travaille plus seulement pour lui (Profil II) mais pour subvenir aux besoins d'un foyer, il recherche la stabilité économique (Profil I). C'est le plus souvent la naissance du premier enfant qui marque le passage d'une étape à l'autre. La mobilité se trouve ainsi bouleversée. La travailleuse cesse toute activité professionnelle, et, dans le même temps tout déplacement, pour élever ses enfants. Le travailleur, lui, réduit ses mobilités à longue distance et privilégie l'échelon local voire régional.

« **Hugo L.** : *Iba a Juanico [ciudad en el Sur del país], la misma empresa te daba por donde quedarte y tenías que comprar algo para comer, llevar para cocinar. Pero ahora no, ahora, vos tienes que ir a trabajar allá y pagar un alquiler, afuera, en la ciudad o en el pueblito. Pero lo que vos ganas no te da para cubrir estos gastos. O sea, si fuera soltero ¡si! Porque si yo soy soltero, yo cubro estos gastos y queda el dinero para mi igual. Pero como yo tengo mi familia y si yo gasto allá para comer y para el alquiler no me queda nada para mandar a mi señora acá, para mis hijos. Pero si me quedo acá, capaz gano menos, pero no tengo el alquiler y mi comida a parte.* »²⁰

Mais, plus encore que l'équilibre économique, le projet familial, implique la recherche d'une plus grande stabilité de l'emploi, donc, une rotation annuelle moindre, plus maîtrisée et une récurrence des employeurs et des lieux de travail d'année en année (Profil I.a.). Cependant, ce n'est le cas que pour une minorité de travailleurs et la situation la plus couramment rencontrée s'apparente davantage à celle de la « condition prolétaire » du début de l'industrialisation, décrite par Robert Castel :

« le caractère « labile » de la relation du travailleur avec l'entreprise, il change de place en se louant au plus offrant (surtout s'il dispose d'une compétence professionnelle reconnue) et « chôme » certains jours de la semaine ou pendant des périodes plus ou moins longues s'il peut survivre sans se plier à la discipline du travail industriel »²¹.

Ainsi, même si, dans le discours, nombreux sont les travailleurs « rêvant » d'un emploi permanent en tant que fonctionnaire du secteur public, certains expliquent qu'ils ne recherchent pas la stabilité et que le changement d'emploi n'est pas planifié puisqu'il se fait au gré des opportunités (Profils I.b. et II.). Ils s'identifient à des *changadores*, n'ayant jamais d'emploi fixe et étant à l'affût du « petit boulot » offrant de la meilleure rémunération. Alors, ils circulent de lieu de travail en lieu de travail, s'affranchissant ainsi de toute relation de dépendance avec les employeurs envers lesquels ils n'ont, par exemple, aucune obligation de présence quotidienne.

« **Mauro F.** : [...] *Después de eso, se me termina la changa ahí, yo voy por lo de Sergio allá y trabajo así. No es que trabajo por temporada así. Viene una changa mismo... porque estoy un tiempo y si me sale algo mejor me voy por ahí, cuando se gana un poco más. No soy una persona que tenga continuamente un trabajo solo. Roto el*

²⁰ Entretien avec Hugo L, Quartier Burton, Salto, mai 2006. Traduction : « **Hugo L** : J'allais à Juanico [ville dans le Sud du pays], l'entreprise te donnait de quoi te loger et tu n'avais qu'à acheter de quoi manger et apporter de quoi cuisiner. Mais maintenant non, maintenant, toi, tu dois aller là-bas pour travailler et payer un loyer à l'extérieur, dans la ville ou dans le village. Mais ce que tu gagnes ne te permet de couvrir ces dépenses. Enfin, si j'étais célibataire, si ! Parce que si je suis célibataire, je fais ces dépenses et le reste de l'argent est pour moi aussi. Mais comme j'ai une famille, si je dépense là-bas de quoi manger et de quoi payer le loyer, il ne me reste rien à envoyer à ma femme ici, pour mes enfants. Mais, si je reste ici, peut-être que je gagne moins, mais je n'ai pas le loyer et ma nourriture à part. »



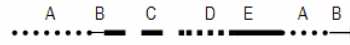
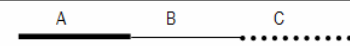
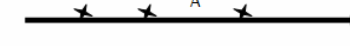
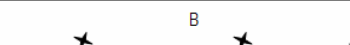
²¹ CASTEL R., 1999, *La métamorphose de la question sociale. Une chronique du salariat*, Gallimard, Folio essais, Paris, 813 p.

trabajo a medida del sueldo. Digo, yo miro lo que uno gana. Ponele si yo estoy trabajando ahí, en lo de Sergio, y gano tanto, y, más allá, te pagan más y a mi me sirve, digo, voy a trabajar allá, donde más me sirve. »²²

Néanmoins, cette affirmation de liberté de choix peut être envisagée comme une forme de protection voire de résistance face au contexte de fortes contraintes et de faibles marges de manœuvre dans lequel ils sont insérés.

Cette manière d'être face au travail se retrouve également dans le mode de vie des travailleurs. Les travailleurs recherchant la stabilité de l'emploi sont également ceux qui pensent, planifient davantage le futur alors que les *changadores* vivent davantage au jour le jour. Cette distinction pourrait encore être approfondie à l'aide de la notion de désaffiliation développée par Robert Castel. En effet, au sein de ce groupe, qui vit « au jour la journée », certains le font parce qu'ils ne souhaitent pas penser le futur à ce moment de leur vie (les jeunes par exemple, Profil II) mais d'autres sont tellement en marge de la société que, pour eux, le futur n'existe pas et donc ils ne le pensent pas.²³ Le tableau 1 tente d'organiser ces différents profils de travailleur en fonction de la construction de leurs intentions et d'y associer des formes de mobilités.

Tableau 1 : Profils des travailleurs agricoles temporaires de Salto

			Construction des intentions et relation à l'emploi agricole	Rotation annuelle des emplois	Formes de mobilité privilégiées
Profil I Travailleurs temporaires employés une grande partie de l'année dans le secteur agricole	I.a.	I.a.1.	Travailleurs recherchant la stabilité économique et la stabilité de l'emploi. Il a un projet familial clairement défini et orienté vers le futur. Ils privilégient les saisons longues et ne s'absentent du travail que pour un impératif extérieur.	 A : Saison B : Intersaison : <i>changas</i> ou saisons courtes et périodes sans emploi	Mobilités à l'échelon local voire régional
		I.a.2.	Travailleurs partagés entre la recherche de la stabilité de l'emploi et l'amélioration du revenu. Ils manquent le travail occasionnellement lorsqu'une <i>changa</i> mieux rémunérée se présente.	 A : Saison interrompue par des <i>changas</i> de quelques jours B : Intersaison : <i>changas</i> et périodes sans emploi	
	I.b.		Travailleurs recherchant la stabilité économique mais pas nécessairement la stabilité de l'emploi (souci de trouver l'employeur le plus offrant).	 A, C, D, E : <i>Changas</i> , dont certaines sont récurrentes dans l'année B : Périodes sans emploi	Hypermobilité à l'échelon local
Profil II Travailleurs aléatoires			Travailleurs sans contraintes familiales (profil du jeune ou du célibataire) changeant d'emploi au gré des opportunités. Ils articulent emplois dans le secteur agricole et dans d'autres secteurs.	 A et C : Périodes d'emploi (saisons ou autre) B : Période sans emploi	Hypermobilité à l'échelon local, régional voire national
Profil III Salariés agricoles occasionnels	III.a.		Travailleurs indépendants (à son propre compte comme le fabricant de briques, l'épicière) réalisant épisodiquement ou saisonnièrement une <i>changa</i> en tant que salarié.	 A : Travail indépendant et <i>changas</i>	Mobilités occasionnelles à l'échelon local
	III.b.		Personnes ne travaillant que ponctuellement pour faire face à un besoin d'argent immédiat (femme au foyer ou mineur)	 B : <i>Changas</i> dans une période sans emploi	

²² Entretien avec Mauro F, Quartier Artigas, Salto, septembre 2007. Traduction : « **Mauro F.** :[...] Après ça, la *changa* se termine là, moi je vais chez Sergio là-bas y et je travaille comme ça. Ce n'est pas que je travaille pour une saison comme ça. Arrive une *changa*... parce que je reste un moment et s'il apparaît quelque chose de meilleur, je m'en vais là-bas, quand on gagne un peu plus. Je ne suis pas une personne qui a continuellement un seul travail. Je change de travail selon le salaire. Je dis, moi je regarde ce que l'on gagne. Par exemple ; si je travaille là, chez Sergio, et que je gagne tant, et, plus loin, ils te payent plus et que cela me sert, je dis, je vais là-bas, où ça me sert le plus. »

²³ Nous ne faisons qu'évoquer ce profil de travailleur car il n'a pas été rencontré à Salto, mais à Las Piedras dans la seconde ville faisant l'objet de la thèse de doctorat.



3. Le local, échelon privilégié de la mobilité liée à l'emploi

Comme le montre la colonne « formes de mobilité privilégiées » dans le tableau 1, que les travailleurs soient hypermobiles ou simplement mobiles, l'échelon local apparaît comme l'échelon privilégié des déplacements. Il s'agit donc, dans cette troisième partie, d'expliquer la non-mobilité²⁴ ou pour le moins la rareté des mobilités de longue distance. Si les ressources matérielles sont un premier élément de réponse (élément déjà évoqué en première partie), elles ne suffisent pas à comprendre cette quasi-exclusivité de l'échelon local dans les modes de déplacement. Aussi, le poids du quartier et plus particulièrement, du lieu de résidence dans la territorialité²⁵ des travailleurs doit-il être appréhendé puisqu'il semble consolider cette forme de mobilité.

Le quartier est avant tout l'espace des pratiques commerciales, les travailleurs sont donc des usagers du quartier. En effet, pour leurs achats quotidiens et hebdomadaires, ils privilégient le quartier à toute autre partie de la ville. Comme nous l'avons expliqué précédemment, les quartiers parcourus lors du travail de terrain sont situés dans la périphérie de Salto, éloignée du centre commerçant de la ville, seul le bus permet de s'y rendre. Ainsi, la fréquentation du centre-ville est occasionnelle pour un achat spécifique, un problème d'ordre administratif. De plus, une grande partie des travailleurs attachent une valeur affective spécifique au quartier. C'est le lieu où ils sont nés, où ils ont grandi et formé leur réseau d'amitiés, de connaissances et rencontré leur conjoint. Dès lors, la mobilité résidentielle – au moment de la mise en ménage – se réalise à l'intérieur même du quartier ou dans les quartiers contigus. Parfois, cette forme de mobilité résidentielle de faible distance se révèle être contrainte. Par exemple, les ménages les plus pauvres, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter un terrain, ne se déplacent que de quelques mètres, construisant une pièce sur le terrain des parents, dans le fond du jardin.

Plus encore que le quartier, le lieu de résidence représente le lieu d'ancrage, « le camp de base »²⁶, le centre de la territorialité des travailleurs. C'est le lieu de repos, des loisirs, de sociabilité familiale (le dimanche) et ils ne quittent que pour des obligations particulières, le travail, les achats. Ainsi, la mobilité perpétuelle de travail, voire l'hypermobilité pour certains, est associée à une sédentarité forte basée sur le domicile. Dans ce contexte, doit-on considérer ces populations comme « captive » comme le fait François Ascher ou comme porteuse d'une autre manière de pratiquer l'espace et d'habiter la ville ?

²⁴ Cette non-mobilité fait écho au « non-déplacement » dont la compréhension du mécanisme est essentielle pour Eric Le Breton. LE BRETON E., 2006, « Homo mobilis », pp.23-31, in BONNET M. et AUBERTEL P. (dir.), **La ville aux limites de la mobilité**, PUF, Paris.

²⁵ La territorialité étant entendue dans son acception la plus englobante « d'expression du rapport à l'espace » (Raffestin, 1986) et identifiable par les pratiques et usages de l'espace, la manière de pratiquer cet espace, mais également le rapport entretenu avec les lieux fréquentés ainsi que le sens donné par les travailleurs à leurs pratiques spatiales.

²⁶ ASCHER F., 1998, « La fin des quartiers ? », pp. 183-201 in HAUMONT N. (dir.), **L'urbain dans tous ces états : faire, vivre, dire la ville**, L'harmattan, Paris, 396 p.



« Seuls quelques groupes « captifs » ou à mobilité réduite conservent un univers social localisé autour de l'habitat : les jeunes enfants, les personnes handicapées ou âgées, une partie aussi des groupes sociaux « marginalisés » »²⁷

La territorialité centrée sur le lieu de résidence peut être considérée comme une conséquence de la forte mobilité et de la relation peu signifiante entretenue avec les multiples lieux d'emploi – de nombreux auteurs, tels François Ascher, Jean Rémy, Jean-Yves Authier, Mohamed Hilal, Yannick Sencébé²⁸ ont d'ailleurs montré cette place du logement comme centralité de la territorialité des sociétés hypermobiles. Cependant, pour certains, il s'agit également d'un facteur influant sur les formes de mobilité liée au travail. Par conséquent, l'hypermobilité à l'échelon local se révèle être une échappatoire à la mobilité temporaire à longue distance ou à la migration. Ainsi, comme l'explique Gonzalo A. lors de son entretien²⁹, il a choisi (il insiste d'ailleurs sur le terme) de ne pas aller dans le Sud pour se faire employer dans la construction, alors qu'il est maçon et qu'il s'épanouit dans cette profession plus que dans n'importe quelle autre. Il précise qu'il se sent très attaché à sa famille et que tout son réseau de connaissances et d'amitiés se situe dans « son » quartier. De ce fait, il travaille dans une exploitation horticole située à quelques kilomètres de son domicile et se satisfait d'une situation d'emploi instable et très différente de sa formation professionnelle. Enfin, cette préférence pour le proche transparaît dans la manière de qualifier le lointain qui est le plus souvent assimilé à un déracinement, à l'ennui. La mobilité à longue distance n'est envisagée que temporairement pour l'emploi et le temps de la saison ou du chantier, ils restreignent leur espace de vie³⁰ au lieu de travail, ne pratiquant qu'occasionnellement les lieux alentours. Néanmoins, il est possible de s'interroger sur le caractère choisi de cette préférence pour la mobilité à l'échelon local, ne témoigne-t-elle pas d'une certaine habitude dans la démarche de recherche d'emploi ou encore d'une peur de l'inconnu, dont les travailleurs n'ont jamais fait l'expérience ?

La prégnance du lieu de résidence dans la territorialité des travailleurs, ainsi que la expérience de l'ailleurs conduisent à des formes de mobilités y permettant un retour facile quotidiennement ou hebdomadairement.

²⁷ ASCHER F., 1998, op cit.

²⁸ ASCHER F., 1998, op cit ; REMY J., 2004, « Culture de la mobilité et nouvelles formes de territorialité », pp. 13-42, in JEMELIN C., PFISTER GIAUDE B. et VODOZ L. (dir.), **Les territoires de la mobilité. L'aire du temps**, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 383 p. ; AUTHIER J.-Y., 2002, « Habiter son quartier et vivre en ville : les rapports résidentiels des habitants des centres anciens », **Espaces et sociétés**, n° 108-109, pp.88-111 ; HILAL M. et SENCEBE Y., 2003, « Espaces et territoires périurbains : des logiques de déplacement aux logiques d'ancrage », Colloque **Travail et territoires. Confrontation d'approches disciplinaires en économie, histoire et sociologie**, MSH Bourgogne, Dijon.

²⁹ Entretien avec Gonzalo A., Quartier Uruguay, Salto, juillet 2007.

³⁰ L'espace de vie « se confond, pour chaque individu, avec l'aire de ses pratiques spatiales. C'est l'espace fréquenté par chacun de nous, avec ses lieux attractifs, ses nœuds autour desquels se construit l'existence individuelle : le logis, la maison, les lieux de travail et de loisirs... C'est l'espace concret du quotidien. » DI MÉO G., 1991, « De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe », **L'Espace géographique**, n° 4, pp. 359-373.



Conclusion

Bien qu'indispensable pour subvenir aux besoins de la famille dans une ville où les emplois sont peu nombreux, la mobilité vers la campagne est insérée dans un ensemble de contraintes fortes : un faible niveau scolaire, un réseau de relations peu étendu et des possibilités matérielles de déplacement restreintes. Ainsi, les travailleurs montrent de grandes difficultés pour accéder à un autre marché de l'emploi que celui lié aux exploitations horti-fruticolas. Ils doivent donc s'adapter à ces spécificités notamment le caractère temporaire, saisonnier de l'emploi et sont donc amenés circuler d'emploi en emploi, de lieu en lieu. Dès lors, la mobilité vers les espaces ruraux apparaît davantage comme une nécessité, une stratégie de repli que comme un véritable choix. Cependant, selon le travailleur concerné, la mobilité prend une forme très différente. En effet, la construction de leurs intentions dépend du vécu et de la projection de chaque individu. Certains recherchent la stabilité de l'emploi permettant d'asseoir le projet familial alors que d'autres, au contraire, n'en ont pas conscience. Ils vivent davantage au jour le jour et passent d'une *changa* à l'autre. Cependant, malgré cette diversité, une grande partie des travailleurs associe la forte mobilité de travail et un faible ancrage dans les lieux qui sont occasionnellement, temporairement fréquentés, avec une forte sédentarité. Leur territorialité apparaît donc resserrée sur le lieu de résidence et tend à limiter le champ des mobilités liées au travail à l'échelon local.



Bibliographie :

- ASCHER F., (1998) : “*La fin des quartiers ?*”, pp. 183-201 in HAUMONT N. (dir.), **L’urbain dans tous ces états : faire, vivre, dire la ville**, L’Harmattan, Paris, 396 p.
- AUTHIER J.-Y., (2002) : “*Habiter son quartier et vivre en ville : les rapports résidentiels des habitants des centres anciens*”, **Espaces et sociétés**, n° 108-109, pp.88-111.
- BENOS R. et GALLAS A., (2007) : “*L’intentionnalité : une notion « clé » ? Eclairage pour l’analyse du rapport acteur/territoire*”, Journée d’étude **Appréhender l’acteur en géographie**, Université Toulouse-le-Mirail.
- CASTEL R., (1999) : **La métamorphose de la question sociale. Une chronique du salariat**, Gallimard, Folio essais, Paris, 813 p.
- DI MÉO G., (1991) : “*De l’espace subjectif à l’espace objectif : l’itinéraire du labyrinthe*”, **L’Espace géographique**, n° 4, pp. 359-373.
- GALLAS A., (2005) : **Habiter en ville, travailler à la campagne. Mobilités circulatoires et nouvelles territorialités en Uruguay**, Mémoire de DEA, Université Toulouse le Mirail, 114 p.
- HILAL M. et SENCEBE Y., (2003) : “*Espaces et territoires périurbains : des logiques de déplacement aux logiques d’ancrage*”, Colloque **Travail et territoires. Confrontation d’approches disciplinaires en économie, histoire et sociologie**, MSH Bourgogne, Dijon.
- LE BRETON E., (2006) : “*Homo mobilis*”, pp.23-31, in BONNET M. et AUBERTEL P. (dir.), **La ville aux limites de la mobilité**, PUF, Paris.
- PACHERIE E., (2003) : “*La dynamique des intentions*”, **Dialogue**, Tome XLII, n° 3, pp. 447-480.
- PHELINAS P., (2004) : “*L’emploi complémentaire en milieu rural péruvien : la richesse des pauvres ?*”, **Économie rurale**, n° 282, pp. 40-58.
- PIÑEIRO D., (2002) : “*Los trabajadores rurales en Uruguay : principales tendencias*”, pp. 157-183, in RUBIO B. (dir.), **Reestructuración productiva, comercialización y reorganización de la fuerza de trabajo agrícola en América latina**, Plaza y Valdes, Mexico.
- PIÑEIRO D., (2003) : **Trabajadores de la esquila. Pasado y presente de un oficio rural**, Caligráficos, Montevideo, 158 p. Traduction : “Tondeur de montons”.
- REMY J., (2004) : “*Culture de la mobilité et nouvelles formes de territorialité*”, pp. 13-42, in JEMELIN C., PFISTER GIAUDE B. et VODOZ L. (dir.), **Les territoires de la mobilité. L’aire du temps**, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 383 p.
- RIELLA A. et TUBÍO M., (1997) : **Los asalariados zafrales del citrus del Uruguay**, Documento de trabajo n° 31, Universidad de la Republica/Regional Norte, Salto, 61 p.
- RIELLA A. et TUBIO M. (dir.), (2001) : **Transformaciones agrarias y empleo rural**, Universidad de la Republica, Montevideo.
- TUBÍO M., (2002) : “*El impacto de las transformaciones agrarias sobre los trabajadores rurales : el caso de los cosecheros de citrus del Uruguay*”, pp. 185-220, in RUBIO B. (dir.), **Reestructuración productiva, comercialización y reorganización de la fuerza de trabajo agrícola en América latina**, Plaza y Valdes, Mexico.
- TUBÍO M., (2006) : “*Los efectos sociales de la forestación en Uruguay: un análisis a través de los censos de población y vivienda*”, in **VII Congreso latino-americano de sociología rural**, Grupo de trabajo n° 4 - Nuevas migraciones y empleo rural en América latina, Quito.